



Une dévotion très vivante, chêne à la Vierge, Viroflay (Hauts-de-Seine).

Chapitre I

LA FORÊT DES DIEUX ET DES SAINTS



Les forêts, monde à part mystérieux et opaque, interpellent les hommes depuis toujours. Dans les ombres de la futaie, les hommes ont marqué ces lieux de leurs plus secrètes et de leurs plus profondes angoisses, de leur foi aussi. Les témoignages laissés au cœur des massifs forestiers sont parfois imposants, souvent modestes. Paganisme et christianisme s'y côtoient. Ces témoignages posent les jalons de l'histoire de la croyance des hommes sur près de deux millénaires.

LA FORÊT SACRÉE

L'arbre est symbole de vie. Chaque année, il meurt et reverdit. Il évoque le caractère cyclique de l'évolution cosmique, en un enchaînement perpétuel de mort et de régénération. Les forêts de feuillus se couvrent de feuilles au printemps, produisent fleurs et fruits ensuite pour se dépouiller et sembler mourir durant la mauvaise saison jusqu'à la « renaissance » de la lumière, de la chaleur et de la vie.

La verticalité des baliveaux symbolise aussi le chemin ascensionnel par lequel transitent ceux qui passent du visible à l'invisible, de la terre au ciel. Dans de nombreuses mythologies, le tronc, reliant la cime aux racines ancrées dans les profondeurs de la terre, a joué le rôle de passerelle entre le monde souterrain des morts (les Enfers) et le monde céleste où siègent les dieux (les Cieux). Il passe donc pour être un trait d'union entre les mondes des Enfers, de la Terre et des Cieux.

La longévité de certains arbres a aussi frappé l'imaginaire des hommes. Ils préexistent à l'homme et lui survivent. Traversant souvent plusieurs

siècles, ils témoignent d'une histoire qu'eux seuls sont capables de mémoriser. Peut-être parce qu'ils traversent les siècles mieux que les hommes, les grands arbres des forêts impressionnent. Des personnes qui ne sont plus les ont connus avant nous et d'autres hommes qui sont à naître les verront un jour à leur tour alors que nous ne serons plus.

Enfin, l'humain a été frappé par la faculté de l'arbre à réunir les quatre éléments fondamentaux : l'eau, qui circule avec sa sève ; la terre, fouillée par ses racines ; l'air, qui nourrit ses feuilles et dans lequel elles se meuvent ; le feu, enfin, qui se nourrit de sa substance.

Pour toutes ces raisons, les arbres ont été considérés comme des intermédiaires entre le monde profane et le sacré. Cela explique certainement les pratiques ou les croyances qui se sont forgées autour de certains pour se concilier les forces de la nature. Ces pratiques ont aussi eu pour but de capter les vertus réelles ou supposées de certaines essences. Ainsi, le chêne, arbre de Jupiter chez les Romains, posséderait des pouvoirs qu'il transmettrait à l'homme lorsque celui-ci l'étreint.



Le magnétisme du chêne donne force à celui qui étreint l'arbre.



Le gui, symbole de vie au plus fort de l'hiver.



La cueillette du gui par les druides telle qu'elle pouvait être imaginée au début du XX^e siècle.

Les feuillus ne sont pas les seuls arbres à transporter les hommes dans un ailleurs. Les conifères jouent aussi leur rôle. Toujours vert, le sapin symbolise l'immortalité. En hiver, il devient la marque de la vie qui ne meurt pas.

Des forêts entières sont ainsi consacrées aujourd'hui à l'approvisionnement des citoyens pour perpétuer la tradition du sapin de Noël. Cet arbre étant devenu un objet de grande consommation en décembre, des plantations uniquement destinées à fournir la demande sont réalisées. Jusqu'à il y a peu, le sapin de Noël était un *Picea abies*. Celui-ci a le grand défaut de perdre rapidement ses aiguilles une fois installé dans les maisons. C'est la raison pour laquelle on lui préfère aujourd'hui le sapin Normand (*Abies nordmanniana*). Ces sapins, pour un quart entre eux, viennent du Morvan.

Le gui que l'on trouve dans les forêts a aussi été l'objet d'attentions particulières, surtout celui que l'on trouve sur le chêne, ce qui est rare. Verdoyant au cœur de l'hiver, le gui est symboliquement associé aux mystères fondamentaux de l'existence. Pour cette raison, il marque la renaissance du cycle végétal. Cette vieille croyance qui vient du fond des âges se perpétue. Aujourd'hui, en Europe du Nord, il est d'usage de s'embrasser sous une branche de gui, symbole de prospérité et de longue vie au moment des fêtes de Noël et du Nouvel An.

Mais le gui nous renvoie aussi en France à « nos ancêtres les Gaulois » et plus particulièrement aux druides à qui nous attribuons à tort ou à raison un puissant savoir ésotérique qui serait transmis à des initiés de générations en générations au cours de cérémonies secrètes et nocturnes. Ces croyances alimentent certains courants de l'occultisme contemporain qui prétendent en avoir recueilli l'héritage.



L'arbre à clous de Bonnoeuvre (Loire-Atlantique) posséderait le pouvoir de donner de la force aux hommes.



L'arbre à loques de Sénarpont (Somme) permettrait au malade de se décharger de son mal.

L'idée que certains arbres possèdent le pouvoir de donner de la force aux humains et de les débarrasser de leurs maux par une opération de transfert reste très vivace dans certaines régions où l'on trouve des arbres à loques et des arbres à clous. À Sénarpont (Somme), on vient faire un vœu en nouant à la branche un vêtement que l'on a porté en contact avec la partie malade. En attachant ce tissu à l'arbre, celui-ci déchargerait le malade de son mal.

À Bonnoeuvre (Loire-Atlantique), on vient enfoncer des clous dans le tronc d'un arbre pour lui transmettre le mal dont on souffre.

Ces croyances ont traversé les siècles, malgré la lutte de l'Église, malgré la pensée scientifique. Elles restent vivantes et cohabitent discrètement avec elles. En sortant de l'église aux lumières discrètes ou de la pharmacie rutilante de néons, certains prennent encore le temps de se glisser dans l'ombre du bois pour nouer une écharpe à la branche de l'arbre à vœux, ou planter un clou dans le tronc de l'arbre centenaire.

LA FORÊT DES ERMITES

Si profondément ancrées que fussent les croyances magiques, les évangélistes sont parvenus à force de ténacité et d'habileté, non à les faire disparaître mais à les colorer de christianisme : tel arbre magique fut placé sous le patronage d'un saint pour que le miracle chrétien supplante progressivement le prodige païen. Cette conversion est l'œuvre, réelle ou supposée, de certains ermites, hommes de foi difficilement contrôlables toutefois. C'est la raison pour laquelle l'Église, dès l'époque mérovingienne, marqua une forte volonté d'encadrement de ces hommes : contrôle des horaires de leur vie, obligation d'assister à la messe paroissiale, de se confesser régulièrement auprès du curé de la paroisse. Les ermites étaient en effet des hommes vivant en dehors de la communauté chrétienne, dans un lieu désert généralement à proximité d'une chapelle se trouvant sur un chemin de pèlerinage. Entretien des lieux de culte, accueillant les pèlerins, offrant l'hospitalité, les ermites n'étaient cependant pas des hommes isolés au fond de la forêt. Certains pratiquaient dans des enclos forestiers l'agriculture, l'horticulture ou l'élevage des abeilles.

Pour ces hommes, la sylve est un lieu d'ascèse. L'ermite, qui veut toujours plus de solitude et de rigueur, bâtit une hutte de branchage, se terre dans une grotte ou une maisonnette. Il lui faut de l'eau, indispensable à la vie quotidienne. Il a aussi besoin des produits de la forêt : elle lui fournit le bois et le gibier. Mais ne nous y trompons pas : l'ermite, au Moyen Âge, est un civilisateur. Il n'est pas plus sauvage que la forêt est un désert. Isolé, sans moyens financiers et techniques, il n'a pu réaliser un travail déterminant : il jardine, fait un peu d'élevage mais les défrichements effectués restent somme toute très modestes. L'érémisme du Moyen Âge est cependant à l'origine des mythes fondateurs de nombreux terroirs français.

Les forêts en gardent mémoire encore aujourd'hui. En Brie, l'Irlandais saint Fiacre défriche quelques arpents du plateau briard au VII^e siècle, la grande période de l'érémisme. La légende raconte que Faron, l'évêque de Meaux, aurait donné au saint la quantité de terre et de bois que celui-ci serait capable de délimiter par un fossé creusé de sa propre main en une journée de travail. Le saint aurait prié puis, avec son bâton, il aurait creusé le sol d'un sillon large et profond tandis que les arbres se seraient abattus de part et d'autre sur son passage. Les fossés sont toujours là pour témoigner de la fondation miraculeuse. Saint Fiacre est aujourd'hui le patron de la Brie et celui des jardiniers.

Des églises paroissiales sont aussi construites dans les enclos boisés. Ils ont pour but d'encadrer les populations forestières dispersées. Dans l'Orne, un ermite italien, du nom de Céneri, entame la forêt sur ses marges. Le lieu prendra le nom du saint, Saint-Céneri-le-Géré. À sa mort, un monastère sera construit avec une église qui lui est dédiée.



L'église Saint-Céneri-le-Géré (Orne) où, jadis, les populations forestières dispersées venaient pour assister à l'office.



L'ermitage de Franchard dans la forêt de Fontainebleau (Seine-et-Marne).



La chapelle Saint Martin, en forêt de Darney (Vosges).



La chapelle de Saint Fiacre près de la source miraculeuse (Seine-et-Marne).

L'érémisme se poursuit durant les siècles suivants: au XI^e siècle, par exemple, dans la forêt de Fontainebleau (Seine-et-Marne), un ermitage est édifié à Franchard dans les années 1180. Il est ensuite transformé en prieuré et abrite des religieux jusqu'à sa destruction en 1717. On résolut de le détruire afin que ses ruines ne deviennent un asile de débauche et un refuge pour les voleurs. Il ne subsiste plus aujourd'hui que les ruines de la chapelle.

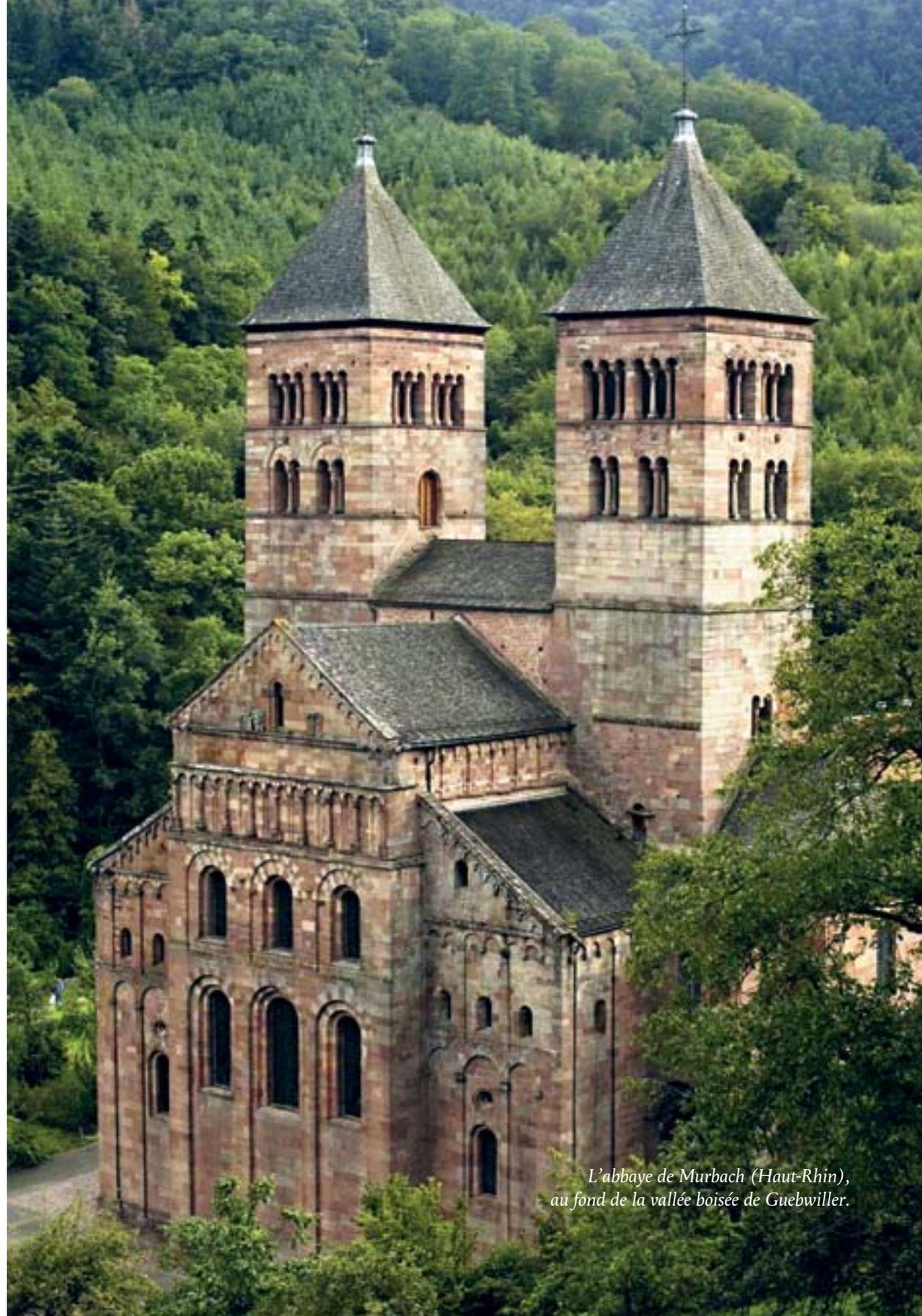
Certains édifices sont récents mais témoignent d'une longue tradition. En Alsace, dans la forêt de Haguenau, un des arbres a été choisi arbitrairement pour célébrer le souvenir d'Arbogast, saint ermite du V^e siècle, fondateur du diocèse de Strasbourg. Rien n'indique que le fait soit historique. Le chêne attribué à Arbogast, déjà multiséculaire, est tombé en 1913; bétonné et coiffé de tôle, il a un air bien triste... Une petite chapelle fut construite à proximité en 1955.

L'ermitage Saint-Martin, situé dans la forêt de Darney, est récent également puisque la petite chapelle a été construite en 1958. Mais la présence humaine est attestée dans ce lieu dès l'époque préhistorique, bien avant la christianisation de la région. La dédicace de la chapelle à saint Martin de Tours pourrait faire remonter cette implantation à l'extrême fin du Bas-Empire ou au début du haut Moyen Âge, à une époque où l'on utilisait souvent le nom du saint pour transformer en lieu chrétien un sanctuaire païen. Depuis cette époque, les ermites ont toujours vécu ici: une chapelle et un logement sont décrits sur des documents du XVIII^e siècle. Vendue comme bien national à la Révolution après avoir changé de nombreuses fois de propriétaires, la chapelle fut détruite en 1937 et ses pierres utilisées pour la construction d'un hangar. À l'initiative des habitants du village tout proche, la chapelle est reconstruite en 1958, le vallon retrouvant alors sa vocation religieuse.

Si de nombreux lieux ont été réellement habités par des ermites, nombreux sont aussi les endroits où l'imaginaire s'est donné libre court. La forêt des ermites est ainsi encombrée de mythes et de récits hagiographiques. La mémoire des hommes se permet des fantaisies où l'histoire ne saurait aller.

LA FORÊT DES ABBAYES

L'implantation des abbayes laisse des traces dans les massifs forestiers d'une tout autre importance. Elles marquent encore profondément aujourd'hui le paysage sylvoicole. Les causes qui président à la création de ces établissements religieux varient selon les époques. Durant le haut Moyen Âge, à l'époque carolingienne, des abbayes s'implantent au cœur des massifs forestiers. Il s'agit alors d'asseoir le pouvoir royal ou impérial. La motivation est avant tout politique. Les considérations économiques arrivent après. À titre d'exemple, l'abbaye de Murbach (Haut-Rhin), située au fond de la vallée de Guebwiller, est fondée en 727 par saint Pirmin. Il s'y établit avec douze



L'abbaye de Murbach (Haut-Rhin), au fond de la vallée boisée de Guebwiller.



L'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault), aux avant-postes de la conquête chrétienne sous Charlemagne.

moines d'origine écossaise. Pirmin est un proche du pouvoir royal. Cette installation en pleine forêt est certainement un moyen pour le pouvoir de s'assurer le contrôle de cette marge alsacienne. Ce n'est certainement pas un hasard si Charlemagne sera pendant de nombreuses années recteur de Murbach; l'abbaye bénéficiera ensuite de la protection de l'empereur d'Allemagne.

De l'autre côté de l'empire, la fondation de l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault) répond aux mêmes motivations. Elle s'inscrit dans le contexte de la conquête et la prise de contrôle de la région. Charlemagne s'efforce alors de mettre en place une nouvelle structure administrative tandis que Guilhem, comte de Toulouse, se charge de la prise en main religieuse de la région, en fondant en 804 l'abbaye. Les moines s'installent ici en pleine forêt mais ne la façonnent pas.

L'implantation des abbayes dans les massifs boisés après le XI^e siècle est d'une autre nature. Portés par la poussée démographique du XII^e siècle, les ordres religieux bénéficient d'un fort soutien humain et financier pour accomplir une œuvre de déboisement. Le cliché des moines défricheurs s'est imposé dans nos mémoires. Même s'ils n'ont pas dirigé et dominé le mouvement de déboisement, ils ont largement participé à la diffusion d'un nouveau rapport à la sylve et, plus généralement, à la nature.



Portés par la poussée démographique du XII^e siècle, les moines ont bénéficié d'un fort soutien humain et financier pour accomplir une œuvre de déboisement.